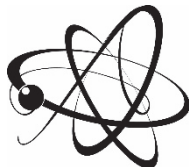


JEAN-FRÉDÉRIC NOA

LES CONTES DE BARBARIE



Enfants emportés dans le tumulte des guerres
Tués, blessés, estropiés,
Abandonnés ou torturés,
Enfants travailleurs et enfants-soldats :
Quel sera votre monde, quel sera votre siècle,
Quels seront vos rêves et ce que vous imaginerez ?

Il est toutes sortes de guerres et toutes sortes d'armes ;
Des armes faites pour massacrer, briser, mutiler.
Des guerres à tous les noms
Pour empêcher de rêver.

Enfants sans droit
Sans histoire ni avenir
À l'imaginaire hérissé de barbelés
Vous, laissés pour compte
Aux contes de Barbarie.

« En 2015, 16 millions d'enfants sont nés au milieu des combats et des conflits. [...]

Les plus fragiles de la famille humaine se trouvent sans défenseur, abandonnés à la violence du monde.

La moitié des habitants les plus pauvres de la planète sont des enfants.

Ceux qui font face à la situation en restant dans leur pays sont souvent exploités, forcés de travailler, victimes d'odieux trafics. Ils ne reçoivent aucune instruction.

Beaucoup d'autres sont obligés de fuir. Combien marchent sur les routes de l'exil ?

Combien sont morts en Méditerranée ? Combien sont entassés dans des camps de réfugiés ?

Combien sont bloqués aux frontières de l'Europe dans la boue et le froid ? »

Jeanne Emmanuelle Hutin in *Ouest France*,
27 décembre 2015

PROLOGUE :

Loi 1 : Les enfants n'ont aucun droit.

Loi 2 : Les enfants sont la propriété de ceux qui les achètent, les trouvent ou les volent.

Loi 3 : Tout enfant isolé, en famille ou en bande, doit être capturé, converti ou exterminé.

Loi 4 : Un enfant retrouvé à lire est exécuté pour l'exemple.

Loi 5 : Un bon enfant est un enfant converti.

Loi 6 : Tous les moyens sont bons pour convertir un enfant.

Ajout griffonné de la main d'un enfant :

Loi 7 : Si vous devenez un converti, autant vous donner la mort.

Livre des lois (seul livre autorisé par les Convertis).

Je contemple le ciel gris pâle, presque absent. Le silence qui règne est un baume apaisant. Je réapprends les battements de mon cœur, le frémissement de mes narines au passage du vent. Son goût dans mon palais.

Une musique s'élève ; un vieil air argentin que ma grand-mère passait sur le tourne-disque de sa chambre. Une voix chaude chante la prodigalité d'un pays de cocagne où poussent des vignes généreuses : l'Argentine ! Peut-être y voyagerai-je un jour. Quand la guerre aura cessé.

Le soleil lance des gloires qui percent les fumées de la cité. J'ose ramper hors du canapé éventré sous lequel je dors. Le salon dans lequel j'ai trouvé refuge est au septième étage d'un immeuble abandonné ; épave sans pudeur exhibant la vie des familles qui vécurent là. Y a-t-il d'autres enfants, comme moi, cachés dans cette arche de béton... ? Entendent-ils eux aussi cette musique ? Voient-ils, eux aussi, ce pays de liberté ? Je l'espère de toutes mes forces. Car alors, cela voudrait dire qu'il existe... Et que je ne suis pas en train de délirer.

Je m'approche de la baie vitrée criblée d'impacts et m'imagine sur le pont d'un navire espagnol, capitaine au long cours à l'affront d'une mer déchainée.

Compagnons de naufrage, larguons les amarres !

Je fais une cible facile. Je n'ai peur de rien.

Un sifflement agressif. Dix, quinze secondes. Peut-être moins. Quand vous entendez ce bruit-là, vous savez qu'il faut décamper, vite.

Mais je ne bouge pas.

Un bref silence lui succède... Puis tout tremble. Une partie du plancher s'affaisse. L'immeuble ploie le genou ; mais cela

ne suffit pas. Ce qu'ils veulent, c'est son extermination
entière et totale.

Nouveaux sifflements.

Le feu et la poussière scellent mes lèvres. Se collent à
mes poumons.

J'attends la mort.

CHAPITRE I : LES CONVERTIS

— Et celui-là, qu'est-ce qu'on peut en tirer ?

Le *Converti* parle de moi comme d'un objet de second choix. Il me pousse du pied et me fait rouler sur le côté. J'étouffe un gémissement.

— Je vais le remettre en état, s'empresse de répondre un petit homme grassouillet aux yeux étroits et aux cheveux gras.

— Dans combien de temps ? Deux semaines, un mois ? On en a besoin maintenant. Tous ceux que tu m'as montrés sont abîmés.

— Je suis désolé, c'est de plus en plus difficile...

Celui qui vient de parler est un *Détaillant* chargé de capturer les enfants. Menton rentré dans le cou, il feint la servilité devant son interlocuteur, un *Recruteur* aussi sec que nerveux, rompu à la guerre. Sa tâche consiste à ramener les enfants au centre de formation où ils seront conditionnés et livrés à une autre sorte de guerre. Une guerre qui se déroule au-delà des frontières de la réalité.

Le *Détaillant* sent le marché lui échapper. Puis son visage se pare d'un sourire non dénué de convoitise.

— Donnez-moi cinq jours. Cinq jours et ils seront tous sur pieds.

Le *Recruteur* jauge son homme et fait mine de réfléchir. À dire vrai, il n'a pas le choix. Des enfants, on n'en trouve pas sur

le bord du chemin. Plus depuis cinq ans que ce conflit s'éternise. C'est une denrée aussi rare que l'eau potable.

— Trois jours. Pas un de plus. On aura à peine le temps de les former. Je te paierai ce jour-là.

Le marché conclu, le *Recruteur* tourne les talons. Le *Détaillant* se frotte les mains, satisfait.

Je vais donc devenir le soldat d'un conflit singulier durant lequel ogres, fées et autres créatures féériques sont mis à mort. La guerre civile qui gangrène notre pays s'étend jusque dans nos contes d'enfants. Tout ce qui est porteur d'espoir, de merveilles et d'espérance, tout ce qui forme le terreau des rêves est une cible. L'ultime objectif des Convertis est d'installer le règne de la barbarie au cœur des légendes et des histoires. Des esprits. C'est en atteignant ce but qu'ils libéreront la nouvelle génération de la *tyrannie*.

Nous sommes huit, allongés sur des paillasses pouilleuses, dans une allée du Grand Magasin de la ville. Le *Détaillant* revient chargé d'une caisse remplie de médicaments et de seringues. Il me tâte le bras.

— Tu es maigre toi. Mais en bonne santé. Tu dois avoir, quoi... treize ou quatorze ans ?

J'en ai douze à peine. Mais la guerre vous donne toujours plus que vous n'avez.

Le *Détaillant* attrape une seringue et l'enfonce sans crier gare. J'étouffe un hurlement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pas besoin de savoir. Pour te fortifier.

Il recharge sa seringue pour la planter dans un autre bras, sans désinfecter l'aiguille. Je veux protester. Médecins, mes parents étaient intransigeants concernant les règles d'hygiène. J'essuie les larmes qui coulent sur ma joue sale. Ils sont morts dans une explosion, un dimanche, alors que j'étais parti explorer les montagnes. Les raffles ont commencé trois semaines après. Les soldats des pays étrangers se repliaient peu à peu ; ils avaient perdu la partie et nous abandonnaient à notre sort. Les Convertis s'en sont donné à cœur joie. J'ai erré de village en village. Presque un mois de cavale, seul, à dormir sous les ponts, dans une grange ou une voiture abandonnée, grelottant de froid et de faim. La fatigue et le désespoir ont fini par me rattraper. J'ai trouvé cet immeuble éventré et me suis réfugié au dernier étage. Au plus près du ciel. J'y suis resté presque une semaine, me nourrissant de gâteaux secs périmés et d'eau de pluie, contemplant un ciel bardé de tirailles qui ne s'éteignait jamais vraiment. Attendant la mort.

Le *Détaillant* lâche un juron. Il vient de casser son aiguille en piquant un plus jeune. Ce dernier hurle, le bout de métal dans le bras. Notre tortionnaire lève sa main pour le gifler ; mais une raison impérieuse le retient : l'appât du gain. Il passe finalement sa main potelée sur son visage luisant et tourne les talons. Je devine où il va. Ce magasin doit receler des vivres en quantité. Il n'a pas élu domicile n'importe où, notre *Détaillant*...

Un autre garçon de sept ans à peine se réveille, le visage agité de tics nerveux.

— Qu'est... Qu'est-ce qu'on... fait là... ?

— Moins fort ! Dis-je. Nous sommes chez un *Détaillant*.

Il jette un regard affolé autour de lui. Ses vêtements sont propres et de bonne qualité. Pas difficile d'imaginer d'où il vient : il a été soustrait à ses parents il y a peu. Je décide de lui expliquer les choses crûment ; autant s'habituer tout de suite.

— Tu as été enlevé.

— Qu... Quoi ?

Pour lui, plus d'histoire racontée au chevet du lit, plus de repas concocté par sa maman. Des brimades, des séances d'embrigadement, des coups et les combats.

Une autre relève la tête, les cheveux rasés, une mauvaise balafre sur la joue gauche et la voix rauque comme celle d'un garçon. J'ai du mal à imaginer son âge, tant la guerre a durci ses traits.

— Silence où je m'occupe de toi ! ordonne-t-elle avec autorité.

Le garçon balbutie et finit par se taire.

Elle se lève et étouffe un juron. Sa jambe est salement amochée. La tenue de soldat qu'elle porte est en piteux état.

— Tu en es une ?

Elle me lance un regard mauvais et adopte aussitôt une posture menaçante.

— Une Convertie, c'est ce que tu veux dire ?

— Non ! ... Une Renégate !

Elle m'étudie quelques instants puis son agressivité retombe.

— La ferme.

Elle observe les alentours, évalue la situation, comme un animal aux aguets. C'est la première fois que je rencontre une *Renégate*. Les *Renégats* sont d'anciens soldats qui ont tenté de s'échapper... Je tente une nouvelle approche.

— Nous sommes dans le grand magasin de la ville.

— Facile de s'échapper, alors.

Une voix à la mue à peine achevée s'élève.

— Je serais toi, je resterais tranquille.

Elle se retourne vers celui qui vient de doucher ses velléités. C'est un garçon d'une quinzaine d'années, qui répond au nom de Milan. Ses cheveux couleur paille en bataille lui confèrent un air bravache. Hormis ses taches de rousseur, il n'a rien d'enfantin. Une petite blondinette d'environ six ans se réfugie dans ses bras.

— Et pourquoi ? demande la *Renégate*.

— Trois gardes du corps surveillent les entrées et sorties.

— Vous pouvez m'enlever ça ? fait le garçon à l'aiguille d'une voix geignarde.

La *Renégate* s'approche et lui arrache aussi sec.

— Mets ta main dessus avant que ça pisse le sang.

Il se retient de pleurer. Il a beau avoir quatorze ans, il en paraît quatre de moins. Mais qui pourrait lui en vouloir ? Ceux qui tiennent le font au prix d'une dureté extrême. Certains se droguent pour échapper à leur quotidien ; quand ils ne sont pas incités à le faire par les *Convertis*. Beaucoup sombrent dans la folie.

Je tremble à l'idée de ce qui va nous arriver.

Le *Détaillant* ne paraît toujours pas, certainement occupé à s'enivrer et à s'empiffrer pour combler sa frustration. Nous mettons ce temps à profit et apprenons à nous connaître. Il y a Saoudan, le garçon à l'aiguille. Ses yeux bleus aux longs cils trahissent un caractère docile et rêveur que renforce sa silhouette dégingandée. David, le bègue aux beaux vêtements, le visage poupon encadré d'élégantes boucles brunes. Sarah, la *Renégate* au regard dur et au visage anguleux. Milan, plus athlétique que son indolence ne laisse paraître. Sa sœur Sophia, une vraie petite poupée de magazine. Hariad, un garçon au nez tordu de treize ans venu d'un pays étranger. Ce dernier me fait penser à ces coureurs africains à la maigre carrure, mais à l'endurance à toute épreuve. Katia et Silan, deux jumeaux de onze ans, pourvus d'épaules carrées gagnées au bénéfice d'une vie de fermiers. Puis il y a moi, Astor. Un garçon aux cheveux mi-longs, noirs comme geais, amaigri de ce mois de disette.

Astor, ce n'est pas mon véritable nom, mais celui du musicien préféré de ma grand-mère. Il sonne comme la liberté et c'est lui que je donne.

CHAPITRE 2 : LE BANQUET DES ENFANTS

Ces trois jours de confinement nous paraissent une vie ! Trois jours au chaud, sans souffrir de la faim, de la soif ou de la solitude. Trois jours à ne plus se morfondre, car nous savons comment nous finirons. Comment ne pas s'y résoudre ?

En tous les cas, nous commençons à fraterniser.

Milan et sa sœur sont deux orphelins qui vivaient au sein d'une famille d'accueil, merveilleuse à les en croire. Hariad dessine le pays d'où il est venu avec son père, quelques années plus tôt. Il se renferme quand nous évoquons sa mère. Saoudan nous dépeint une vie idyllique ; je me demande s'il n'en fait pas un peu trop. David ne parle presque pas. Nous voyons, à ses manières, la vie privilégiée qui fut la sienne. Je me demande combien de temps il pourra tenir. Et puis il y a les jumeaux, aussi taiseux qu'inséparables.

Nous avons peu de choses en commun. En d'autre temps, un autre pays, nous ne nous serions jamais croisés. La société peine à mêler les classes sociales, les origines, les cultures. La guerre a réussi ce prodige. Saoudan, David, Hariad, Milan et Sophia, Sarah, les jumeaux Katia, Silan et moi sommes tous réunis au nom de la haine et de la peur.

Nous discutons de tout et de rien, évitant les sujets qui nous ramènent au passé. Puis nous évoquons notre avenir proche. La conversion et cette guerre que nous allons mener. Comment nous font-ils passer dans le monde

imaginaire ? Comment ces combats se déroulent-ils ? Seule Sarah le sait, mais elle se tait.

Nous nous livrons à quelques hypothèses.

— Peut-être qu'ils nous droguent... et que ça se passe dans les rêves ? avance Saoudan.

Milan répond tout de go.

— J'en ai vu revenir avec de sacrées blessures et ça ne ressemblait pas à des hallucinations.

— De toute façon, ça ne peut pas être pire que ce cauchemar, dis-je à mon tour.

Kati et Silan approuvent. Sarah daigne enfin ouvrir la bouche.

— Vous vous trompez. Mais alors complètement !

— Dis-nous, toi qui en es revenue ! rétorque Milan.

David élève soudain la voix.

— Si tu es là... c'est qu'on peut... on peut...

— S'en sortir ? le coupe Sarah. Si je suis là, tu crois vraiment que c'est possible ? Il n'y a que deux options : se battre ou mourir.

— Je veux ppp... pas mour... mourir !

Hariad pose sa main sur l'épaule de David pour le réconforter.

Le temps passant nous susurre de folles idées. Si nous pouvions nous échapper, tous ensemble ? Un groupe soudé a plus de chance de s'en sortir, non ? Je me remémore mes lectures favorites : *Le club des cinq*, *Le clan des sept*... Dans ces aventures, tout semblait possible. Mais le temps passe si vite ! Nous serons bientôt transférés au centre de formation

pour devenir des combattants à la solde des *Convertis*... Aussi dangereux que ces fous assoiffés de sang.

Deuxième jour. La nuit a été longue et agitée pour tout le monde. Saoudan et Sophie n'ont pas arrêté de sangloter. David a fait de nombreux cauchemars et Sarah, incapable de fermer l'œil, n'a cessé d'arpenter la pièce.

Au matin, nous sommes soignés et nourris. Si nous reprenons un semblant de force, nous ne cessons de quémander à manger et à boire. Comme si notre ventre nous empêchait de voir le tragique de notre existence.

L'après-midi, nous nous livrons à un jeu d'adresse qui consiste à lancer un caillou le plus près possible d'un cercle dessiné au pied du mur. Nous parions toutes sortes de choses que nous ne possédons pas. Les jumeaux, plus adroits, remportent toutes nos chimères.

Le soir, je surprends Hariad, caillou en main, en train de se griffer l'avant-bras.

Troisième jour. Il s'en est fallu de peu pour que Sarah et Saoudan en viennent aux mains. Milan s'est heureusement interposé. Un peu plus tard, les jumeaux s'en prennent à David au sujet de sa vie passée. C'est à mon tour de les

calmer de quelques mots... Et d'une chanson. Des larmes coulent sur leurs visages.

Puis c'est le dernier soir. Le *Détaillant* est parti s'enivrer une fois de plus. Il ne reste qu'une dizaine d'heures avant que le *Recruteur* vienne nous chercher. Sarah rompt le silence et lance un défi à la cantonade.

— Et si nous allions nous empiffrer, nous aussi ?

Saoudan lui retourne un regard empli d'appréhension.

— Tu es folle ! Il nous tuera !

— À vous de voir. Moi j'y vais.

Milan prend un air goguenard et déterminé.

— J'en suis.

J'use de mots et de gestes pour expliquer à Hariad ce qu'il se passe.

Milan enchaîne :

— Hariad, David, Sophia et les jumeaux, vous restez là. Sarah, Astor et moi on part en expédition.

Katia et Silan protestent.

— Pour que vous gardiez tout pour vous ? Jamais de la vie !

Milan le toise en roulant des épaules.

— Parce que tu m'en crois capable ?

J'interviens pour désamorcer la dispute.

— Laisse-les venir. Deux d'entre nous guetteront les entrées et le couloir et un autre le *Détaillant*. Les deux derniers s'empareront du butin.

Je quête l'approbation de Sarah.

— Qu'est-ce que t'en penses ?

Elle hausse les épaules.

— J'y serai allée seule, de toute façon.

Milan embrasse sa sœur et fixe Sarah.

— À toi le commandement alors !

David n'a pas dit un mot de toute la discussion ; je me dis que ce n'est pas juste. Son avis compte. Je lui lance un regard interrogateur, mais il baisse la tête.

— On y va ? s'impatiente Sarah

On se faufile dans les allées désertes. À cette heure de la nuit, les gardes sont partis lutiner des filles. Je remercie le ciel de ne pas en être une et j'observe Sarah. Elle doit être sacrément courageuse... Nous la suivons tel un petit corps d'armée bien dressé, postant nos guetteurs aux endroits convenus. Nous évitons de justesse la chute d'une pyramide de cannettes de soda avant d'apercevoir les jambes du *Détaillant*, dépassant d'une allée. Il ronfle au milieu de cadavres de bouteilles de gin.

— Le porc !

Silan crache. Katia se retient de l'imiter. Même si nous rêvons de nous jeter sur lui, Sarah nous exhorte à continuer. Nous contournons un grand panneau publicitaire et atteignons le rayon des produits frais. Tiède serait plus adapté à la température qui règne en l'absence de climatisation. Le toit éventré du supermarché laisse passer le vent du soir ; sans lui, la plupart des produits auraient déjà tourné. Nous nous précipitons sur les yaourts, les flans, le lait sucré. Nos visages rayonnent de joie ; ce n'est pourtant rien qu'un peu de douceur

vite engloutie, mais c'est une victoire ! On fait marche arrière, les bras chargés de notre butin quand Sarah nous ordonne de ne plus bouger. Le *Détaillant* s'est réveillé... Un bruit se répercute alors dans tout le supermarché. Silan vient de faire tomber une bouteille de lait qui se met à rouler. Je l'immobilise du pied... Mais trop tard. Puis nous entendons un hurlement, de l'autre côté ; celui de David ! Nous en profitons pour partir en catimini.

Nous avons réussi !

Sophia se précipite dans les bras de son frère. Nous cachons notre trophée sous des cartons vides et attendons, nerveux. Sarah se tient derrière l'une des cloisons ajourées. Un signe d'elle, et nous nous couchons. Le *Détaillant* jette David au milieu de la pièce.

— La prochaine fois que je te prends à pisser dans les rayons, ou quoi que ce soit, je te tue, tu m'entends ?

— Oui... fait David d'une faible voix.

Le *Détaillant* tourne les talons. David nous lance un sourire mutin et s'apprête à parler quand Sarah le cueille à froid.

— Qu'est-ce qui t'a pris d'aller faire ça ?

David bafouille. Il explique que le *Détaillant* s'était réveillé et que, pour l'empêcher de nous surprendre, il était parti de l'autre côté du magasin faire du bruit.

— Com... Comme ça, je...

Elle le coupe en le congratulant d'une tape sur l'épaule.

— Sans toi, on était cuits !

On le remercie chacun notre tour. Puis Milan désigne les victuailles, d'un geste vainqueur.

— À la nôtre !

Nous nous installons en cercle pour savourer ce repas ; le meilleur depuis longtemps ! Le lait coule sur nos mentons et dessine des moustaches sur nos visages. Sarah fait la démonstration de ses talents en mimant le *Détaillant*, sourcils arqués et air constipé. Saoudan éclate d'un rire franc. Tout cela m'évoque une autre histoire.

— C'est comme le banquet des enfants perdus, dis-je... D'ailleurs, Milan, tu lui ressembles !

— Je ressemble à qui ? demande-t-il en haussant les sourcils.

— Pan !

Tout d'un coup, Milan se fige et tombe à la renverse, comme si le nom de ce héros figurait le bruit d'un coup de fusil. Nous rions de concert.

Je songe combien la guerre prend de la place dans notre esprit.

Mais pas totalement.

Nous nous endormons tardivement. Je me tourne sur le côté et croise le regard de Hariad. Ce dernier ouvre la bouche.

— Peter Pan !

Il sourit et je m'ébahis. Je partage avec un enfant d'un autre pays, une même histoire, un même héros... Un même souvenir heureux !

CHAPITRE 3 : LES AGNEAUX

Je n'arrive pas à fermer l'œil. Aucun de nous ne dort vraiment, angoissé par cette vie nouvelle qui s'approche inexorablement. Nous ne sommes plus un groupe soudé, mais des individus pris dans le tragique de leur misérable destin. Voilà comment on défait un peuple : en ramenant chacun à lui-même.

Le collectif est la hantise des *Convertis*.

Je songe à mon passé.

Ma ville était composée de communautés diverses, croyantes et non croyantes. Si le commerce et l'échange formaient la base de notre cohésion, il y avait, je crois, quelque chose de supérieur. Notre histoire commune était riche du métissage des cultures. Nos arbres généalogiques en témoignaient largement. Lorsque ces arbres ont été contraints et leurs *mauvaises* branches coupées, nous avons cessé de vivre pour nous efforcer de survivre. Et les *Convertis* se sont multipliés comme des microbes.

Mon propre corps n'est plus un refuge. Ils vont s'en prendre à lui. Ils entraveront mon esprit. Ils feront de moi une arme.

Une lumière aveuglante inonde la pièce. Une voix sans relief s'élève à sa suite.

— Aérez-moi tout ça, ça pue !

Ils sont cinq *Convertis*, dont le *Recruteur*. Derrière lui, le *Détaillant* réclame son dû. Il est payé d'un coup de crosse dans le gras du ventre. Il prend un air stupide, la main sur l'estomac. Le *Recruteur* colle son visage au sien.

— Encore une jérémiade et on te coupe tes sales mains !
Tu as reçu assez d'argent pour ce lot !

Nous sommes levés par le col, palpés, évalués. Sarah inspire une réaction de rejet qui fait débat. Les hommes s'entendent sur un accord qui ne me dit rien qui vaille. Saoudan urine sur lui et suscite les moqueries des *Convertis*. Katia et Silan sont qualifiés de paysans merdeux. Quant à Hariad et moi, nous n'entraînons qu'une moue dubitative. Nous sommes les produits d'un étal ; d'ailleurs, ne sommes-nous pas dans un supermarché ?

Puis c'est le tour de Milan et de sa sœur.

Les *Convertis* parlent d'offrir Sophia à leurs femmes. Ils se la disputent en la malmenant. Milan repousse le plus entreprenant. Ce dernier trébuche sous les quolibets de ses comparses. Un rictus méchant déforme son visage ; il se relève et s'approche de Sophia, couteau à la main. Deux autres attrapent Milan par les épaules. Sophia hurle et se débat tandis qu'on lui coupe les cheveux. Milan enrage, les yeux injectés de sang. Saoudan proteste à son tour. On pointe une arme à feu dans sa direction ; il faut s'en tenir là. Être spectateur du supplice que ces hommes infligent. Je ferme les yeux ; une gifle m'oblige à les tenir ouverts. Les *Convertis* échangent des propos dégradants en riant. Hariad ouvre la bouche et lance un mot qui ressemble à un juron. L'un de ces monstres lui assène un coup dans le tibia, si

violent qu'il tombe en pleurant de douleur. J'entends les cris de Milan. Et par-dessus tout, ceux de Sophia qu'ils finissent par emmener.

Il ne reste plus d'elle que ses belles boucles blondes.

Nous sommes chargés à l'arrière d'une fourgonnette des Alliés, prise de guerre des *Convertis*. Tout ce qui suscite l'espoir, tout ce qui évoque la liberté est sali, vicié, utilisé, détourné. Plongés dans le noir, nous subissons les cahots d'une route fracassée par les obus. Impossible de savoir où nous nous rendons. Quelques lumières extérieures passent à travers les trous de la paroi et nous éclairent fugitivement. Je croise le regard de Sarah, de Saoudan, des jumeaux. David est prostré. Où est Milan ?

Les *Convertis* ont laissé de nombreuses mines partout où ils ont été forcés de reculer. Beaucoup de gens ont perdu une jambe, un œil ou la vie. Ce qui est arrivé à Milan est pire que cela. C'est dans son propre cœur qu'ils ont placé leur mine, en capturant sa sœur.

Le véhicule s'arrête. Nouvel échange viril avant que les portes s'ouvrent. Une autre cargaison est jetée parmi nous et nous repartons. Au final, nous sommes une vingtaine. Personne ne parle. Aucun de nous ne le peut. Me vient l'image des fourgons d'agneaux qui vont à l'abattoir. Comment croire que nous valons mieux ?

J'essaie d'oublier la chaleur, la soif, les douleurs dues aux coups et les effluves nauséabonds de nos corps entassés.

Le véhicule s'arrête une nouvelle fois. Les portes du fourgon s'ouvrent et le faisceau d'une lampe de poche balaye nos visages bouffis de sommeil. Dehors, il fait toujours nuit. J'entends hurler un homme et son chien ; je ne sais pas lequel des deux nous crie de sortir. Après plus de dix heures, certains d'entre nous sont incapables de bouger. L'homme s'impatiente et lâche le molosse qui mord à tout va. La violence de l'attaque entraîne un sursaut d'adrénaline. Nous tentons d'échapper aux crocs de cette bête en nous bousculant. Le chien s'acharne sur un dernier occupant. Son maître le rappelle sans succès. Il lève alors son arme et tire. L'animal meurt dans un jappement aigu. L'homme monte à son tour et saisit une loque sanguinolente qu'il jette hors du camion ; un garçon totalement défiguré. Puis le fourgon part à vide pour un prochain chargement.

On nous interroge avant de nous enfermer dans un baraquement. L'un après l'autre, on nous marque sur la nuque, d'un nuage noir. Ce nuage remplace nos rêves. C'est le sauf-conduit qui nous permet de rester en vie dans ce monde.

Demain, un nouveau jour commencera. Un jour dépourvu de lumière.

CHAPITRE 4 : NOM DE CODE « PAN ! »

Nous nous réveillons les uns contre les autres, fiévreux, le corps meurtri du voyage de la veille. La sensation fugace que tout n'est qu'un horrible cauchemar disparaît bien vite. Cette sourde angoisse logée dans nos ventres ne nous lâche jamais très longtemps.

On nous classe par taille et on nous donne des pantalons militaires et des chemises de toile épaisse. Certains parmi nous sont des fantômes obéissants, réfugiés dans un ailleurs dont personne n'a la clef. Ceux-là mourront les premiers. De faim ou de tristesse. Le plus souvent sous les coups.

On nous mène dans une sorte de réfectoire, devant une énorme marmite. Nous sommes gratifiés d'une gamelle et d'une tranche de pain trop cuit. Dans cette soupe grasse flottent quelques morceaux gélatineux. Nous mangeons sans conviction. Comment avoir de l'appétit ? Je me rappelle cette image de la veille et songe que nous nous mangeons nous-mêmes.

Un nouveau *Converti* pénètre la salle. Nous le saluons, tête baissée. C'est un *Guide*, l'un des leaders du mouvement. Il nous toise sans considération avant d'entamer son discours d'un ton froid.

— Enfants libérés ! Vous voici enfin réunis pour ne former enfin qu'une famille. Nous allons faire de vous des frères et des sœurs. Vous serez l'élite du peuple, désignés pour

montrer la voie de la liberté. Luttant ensemble pour que la VÉRITÉ soit instaurée.

Il fixe Sarah. Ses yeux, identiques à ceux d'un oiseau de proie, captent la moindre émotion. Elle baisse le regard.

— Lève la tête !

Nous tressautons tous à cet ordre. Cet homme est un illuminé. Un fou dangereux. Elle lève la tête. Mille pensées se télescopent dans son esprit. Je vois bien qu'elle a peur.

— Raconte à tes frères et à tes sœurs ce que nous faisons ! vocifère-t-il.

Elle obéit docilement.

— Nous joignons nos forces pour combattre un ennemi insidieux et perfide. Cet ennemi vit parmi nous. Dans nos esprits. Il empoisonne nos âmes.

Elle assène sa litanie sans conviction, d'une voix morne et éteinte. Le *Guide* insiste.

— Dis-nous. Dis-nous ce que tu as fait.

— J'ai tué.

— Dis-nous qui tu as tué.

— J'ai tué une petite fille.

— Dis-nous qui était cette petite fille.

— Boucle d'Or.

— Et quelle a été ta récompense ?

— La libération.

— Car...

— Les contes sont des mensonges. Les légendes sont des serpents. Les mots sont des poisons. L'imaginaire est la mère ogresse du monde.

Elle tremble pour une raison que j'appris plus tard. Elle avait tué, ainsi que la petite fille de ce conte, un ourson. La mère ourse l'avait poursuivi avant d'exploser en passant sur une mine. Après avoir traversé la *brume* qui sépare les deux mondes, Sarah avait cherché à quitter le pays. Rattrapée à la frontière, elle ressassait depuis cet amer souvenir. En tuant l'un de ces si merveilleux contes, elle s'était coupé une part d'elle-même. Une part de notre imaginaire commun. Je regarde tout le monde. Personne n'a l'air de se rappeler ce conte de Boucle d'Or.

— Ce combat fut rude. Mais te voilà revenue parmi nous, n'est-ce pas ? reprend le Guide.

Elle ne répond pas, perdue dans l'ouragan de ses émotions. Le *Guide* insiste ; je sens poindre une menace.

— N'est-ce pas ?

Je prie pour qu'elle réponde. Qu'elle se prête à ce jeu et sauve sa peau.

La patience de l'homme est à bout.

— N'est-ce pas ?

— Oui, balbutie-t-elle.

— Et ?

Il attend une réponse toute faite. À l'épreuve de ce moment pénible, nous apprenons comment nous comporter devant les *Convertis*. Baisser la tête. Répéter leurs litanies. Leur pouvoir s'arrête à ce simulacre d'obéissance.

Elle parle enfin.

— ... Heureuse de reprendre à nouveau le combat pour exterminer le monde de l'imaginaire.

Le *Guide* demeure silencieux avant d'éclater d'un rire noir. Il tourne les talons et nous livre aux ordres d'un nouveau sbire ; un homme au crâne chauve et aux joues tailladées. Un *Entraîneur*.

— Suivez-moi ! éructe ce dernier.

Nous débouchons dans une vaste pièce, devant un écran de projection. On s'assoit à même le sol et écoutons l'*Entraîneur* déclamer sa litanie.

— Oubliez tout ce que vous croyez savoir. Vous êtes issus d'une génération d'incroyants, nourrie aux images et aux histoires fallacieuses. Des fidèles se sont sacrifiés pour que vous puissiez voir la vérité.

Il est rouge de colère. Je ne comprends pas un traitre mot de ce qu'il nous raconte. Je le tiens pour un rustre éructant et crachant à tout va. Tous ces hommes me dégoûtent.

La pièce plongée dans le noir, la projection commence.

L'image tremble ; la caméra est tenue à l'épaule par un individu en train de courir. Dans un nuage de poussière, on distingue des enfants poursuivis par d'étranges créatures... Nous apercevons subitement un homme-cheval abattu d'une rafale, puis un géant tordant d'une main un enfant-soldat. L'image devient trouble ; le caméraman est pris à parti. L'appareil tombe à terre et continue à filmer la scène dans un angle singulier. Un loup plus grand que nature se précipite sur l'homme qui tente désespérément de se protéger. Une giclée de sang tache l'écran, puis la caméra est trainée en arrière. Certains parmi nous se bouchent les oreilles ; le son

est saturé de cris, de hurlements, de borborygmes terrifiants. Nous hurlons de concert quand le visage déchiré d'une jeune femme s'offre en gros plan. Elle ressemble à une reine de conte de fées qu'on aurait tailladé au couteau. La projection s'arrête brutalement.

La lumière se rétablit aussi sec. Nous sommes atterrés.

L'*Entraineur* nous observe un à un, jugeant des effets de cette séance. Il s'agit de la première étape de la conversion.

— Ce que vous venez de voir n'est pas un film de fiction. C'est la réalité.

Je me souviens des images de guerre que la télévision diffusait en boucle. Elle était semblable, cette télévision, à une boîte à pantins s'agitant sans aucun sens... À force de pantomimes répétitives, nous, pauvre public, finissions par ne plus rien ressentir. Jusqu'à ce que cette guerre frappe à nos portes et emporte ceux que nous aimions.

— Là où nous allons vous envoyer, aucun adulte ne peut se rendre. C'est en exterminant ce monde que nous rétablirons une société légitime. C'est en mettant fin à cette corruption que vous sauverez vos âmes. Nous allons vous apprendre à vous battre. Mais je vous préviens : il n'y aura aucune pitié pour les faibles. À partir de ce jour, vous êtes des combattants. Des combattants et des frères ; tout ce qui n'est pas NOUS est notre ennemi.

Je ne peux me résoudre à y croire. Croire que c'est arrivé.
Le règne de la barbarie à l'état pur.

Nous quittons la pièce, hagards, livrés à nous-mêmes dans une cour humide.

Sarah est assise dans un coin, les genoux remontés jusqu'au menton.

— Sarah ?

J'appréhende sa réaction. Je tente à nouveau, timidement.

— Sarah ? C'est moi, Astor.

Elle lève un visage déformé par les larmes. Je reprends.

— J'ignorais...

— Tu ignorais quoi ?

— ... Que tu avais...

— Voilà, tu sais tout. Je suis un monstre, comme eux.
Maintenant, va-t'en.

— Non ! Je ne voulais pas dire ça !

— Laisse-moi !

Je recule de quelques pas. Et puis je reviens à la charge.

— J'ai bien vu que tu avais peur.

Je crains qu'elle ne me frappe. Mais elle me regarde sans rien faire... avant d'ouvrir la bouche.

— Évite-les, tant que tu peux. Échappe-toi, si tu peux.

Je m'agenouille ; j'ai besoin d'en savoir plus.

— Comment c'est ? Je veux dire... De l'autre côté ?

— La guerre est la guerre.

— Mais... comment est-ce possible... ?

— Ils nous donnent une sorte de drogue et nous traversons une espèce de brume...

— C'est ce qu'on raconte, mais...

— Peu importe comment ça se passe, Astor ; j'en reviens !
Moi aussi j'ai tué... Je suis comme eux !

— Non ! Tu n'es pas un monstre !

Elle se tait, accablée de douleur et de honte. Pourtant, rien de ce qu'elle a fait ne me choque. Je sais qu'elle y a été forcée.

Hariad s'assied près de nous. Je ne l'avais pas reconnu de prime abord, flottant dans cet uniforme. Il ouvre la bouche :

— Moi... d'autres contes... histoire... notre histoire... disparue... Tué, moi-même...

Sarah le regarde comme s'il venait d'accomplir un prodige.

— Tu veux dire que tu étais un soldat, toi aussi... ? Que tu as été forcé à tuer ?

Hariad acquiesce, mais je me demande si nous nous sommes bien compris.

— Autant en finir le plus vite possible, dit-elle.

Je passe de l'un à l'autre et interroge Sarah :

— On ne va pas se laisser faire quand même ?

Elle me répond gravement.

— Nous allons tous devenir des monstres, Astor. Et lorsque nous en aurons fini avec l'autre monde, nous deviendrons des fantômes. Des fantômes sans histoire, la mémoire remplie de nos seuls crimes.

Je la regarde, stupéfait ; je ne peux me résoudre à accepter ce destin. Saoudan, Katia et Silan arrivent devant nous.

— Pan.

Je lève le visage, tandis qu'Hariad répète ce mot.

— Pan... enfants !
— Quoi ? demandé-je, hagard.
— Il parle de Peter Pan et des enfants perdus ! comprend Saoudan.

— Des enfants perdus...
Je balbutie, incapable de réaliser ce qu'il veut nous dire.
— Toi... Toi... Toi..., répète Saoudan en nous désignant chacun notre tour... Enfants perdus !

Katia et Silan reprennent en chœur.
— Il dit que nous sommes les enfants perdus !
— On pourr... rrait com... comme eux, s'ééé... chapper ! s'exclame David.

Sarah balaye d'un geste nos velléités naissantes.
— On ne peut pas. J'ai déjà essayé.
La sentence de Sarah est sans appel. David réussit cette fois la prouesse de s'exprimer sans bégayer.

— Si, on peut !
Il a les joues rouges et les lèvres frémissantes d'une révolte naissante.

Hariad tend sa main droite.
— Pan !
David pose sa main contre la sienne, répétant ce même mot, comme une promesse que l'on scelle. Saoudan, les jumeaux et moi l'imitons. Sarah finit par faire de même et déclame :

— Vous êtes tous tarés.
Nous avons l'impression d'avoir signé un pacte ; bien entendu, nous ne sommes que des enfants perdus dans un monde de fous. Mais quelque chose vient de se passer, je crois.

Ne manque que Milan et sa sœur.